

L I T T É R A I R E

LA VIE DES LETTRES

André Gide déchiré

Le visage mordant et rêveur, fait depuis toujours pour être seul, calme, souriant à ses plaisirs, à ses démons, à son silence, à ces nonchalants paysages intérieurs, on le vit un jour avec étonnement, blanc et crispé, au-dessus de la fumée et des rumeurs d'une foule populaire, sur une tribune : « Je donne



André Gide

la parole à notre grand camarade Gide ». La foule remerciait, parce que cet homme dont elle savait le nom, et qui honore les lettres françaises, venait, pourtant, avec elle. Et lui, Gide, dans l'émotion d'être accepté par

ceux qu'il venait de découvrir, sa voix se faisait tremblante et sèche. Il y avait dans tout cela quelque chose de sincère et de faux. J'y pensais en admirant, il y a quelques jours, dans un préau d'école, le vrai mouvement enthousiaste, mais profondément juste, d'une toute naturelle raison, qui poussait l'un vers l'autre, dans un même besoin de liberté, le professeur Rivot et la foule d'un quartier parisien...

Qu'on le veuille ou non, les seuls beaux mouvements qui emportent la foule et les individus sont ceux de liberté et de justice, même si la foule qui s'en enflamme les nomme autrement. Et la seule attitude possible de l'écrivain, du savant, ce n'est point l'adhésion au mot d'ordre, l'obéissance au programme, c'est le refus du mensonge; le vrai Gide social, le Gide utile, c'est celui, tout frémissant en deux livres, de la honte du Congo où l'on vole, où l'on tue les noirs au nom du droit des blancs. Le Gide dupé par lui-même et bientôt déchiré, c'est celui qui se limite, supprime en lui quelque chose, doit forcément un jour se mentir à lui-même, s'il ne veut pas mentir.

Cette auto-duperie, ce déchirement, ils s'expriment de plus en plus dans ces Pages de Journal que Gide a publiées dans la N. R. F. d'avril et mai.

On aurait bien tort, à droite comme à gauche, de sourire ou d'ironiser. Il n'est pas, aujourd'hui, dans les lettres, de plus sincère, de plus vaillant témoignage sur le tourment d'un homme aux prises avec le monde. Pourquoi cette confession presque acharnée, cette angoissante mise à nu du plus secret conflit ? Voici : « Depuis longtemps, écrit Gide, je n'ose plus penser qu'à voix basse et c'est une façon de mentir. » C'est donc par courage que Gide, devant nous, se débat. Courage aussi, ces lignes où l'apparente sérénité voile à peine la détresse : « Si les questions sociales occupent aujourd'hui ma pensée, c'est aussi que le démon créateur s'en retire. Ces questions n'occupent la place, que l'autre ne l'ait déjà cédée. Pourquoi chercher à se surfaire, refuser de constater en moi ce qui m'apparaît en Tolstoï : une indéfectible diminution ? »

Car Gide découvrant le social et l'injustice du monde mal fait, adopte d'abord avec ivresse une foi toute neuve, se grise de formules, relie, contre les pharisiens, l'U.R.S.S. et l'Evangile. Il lui faut soudain aimer et croire en bloc. Mais, malheur ! Dès qu'il adopte, dès qu'il adhère, dès qu'il se croit sûr de lui et des autres, le voici attiré par le faux, ne contrôlant plus; il peut, dangereusement, se cacher un aspect de la réalité ou bien encore écrire ceci : « Liberté, égalité, fraternité. Culte ruineux de ces trois idoles. Le communisme bien compris nous propose tout autre chose. On peut devenir marxiste sans avoir jamais été républicain. »

Alors que nul socialisme n'est concevable sans le sens inné ou acquis, de la liberté ! Et puis après cet élan trompeur vers les formules, Gide revient dans la vie, retourne à son tourment. En avril, il voulait parler pour ne pas, en se taisant, mentir. En mai, il conclut ainsi ses pages de journal : « Plutôt se taire que se plaindre. » Comme on le voit, Gide a encore du conflit sur la planche. Nous n'aurons garde de railler cet homme qui, au soir de son avère, ne craint pas de chercher une auto.

Georges Altman.